



Mots. Les langages du politique

75 | 2004

Émotion dans les médias

Roselyn Koren et Ruth Amossy (dir.), *Après Perelman : quelles politiques pour les nouvelles rhétoriques ?*

Dominique Desmarchelier



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/mots/3683>

ISSN : 1960-6001

Éditeur

ENS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2004

Pagination : 145-147

ISBN : 2-84788-057-7

ISSN : 0243-6450

Référence électronique

Dominique Desmarchelier, « Roselyn Koren et Ruth Amossy (dir.), *Après Perelman : quelles politiques pour les nouvelles rhétoriques ?* », *Mots. Les langages du politique* [En ligne], 75 | 2004, mis en ligne le 23 avril 2008, consulté le 04 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/mots/3683>

tuel plus vaste» (Hoeck, 1981). Cette recommandation (citée page 3) n'est guère prise en ligne de compte par Françoise Sullet-Nylander, qui a sans doute raison de ne pas s'éparpiller et de ne s'intéresser qu'aux titres indépendamment de leurs contextes. En effet, les titres de presse sont, avant tout, conçus pour être vus et lus de façon autonome, c'est-à-dire indépendamment des textes qui les accompagnent dans les journaux. Car eux seuls suffisent à éveiller la curiosité du lecteur. Par ailleurs, leur nombre (2 548 titres examinés) offre un corpus assez substantiel pour autoriser une étude systématique des structures syntaxiques et donc satisfaire l'objectif principal de cette recherche.

Cette option justifie la conception purement grammaticale qui accorde, avec justesse, une valeur plus importante à la construction formelle des titres qu'à la relation avec leurs contenus respectifs et à la comparaison des trois journaux concernant la véracité des faits ou la réalité de l'information. Le paratexte (ou «titraïlle») n'a été abordé que très superficiellement. Cela n'enlève rien à la qualité de l'ouvrage qui constitue une vraie «grammaire des titres».

Lamria Chetouani

Roselyn Koren et Ruth Amossy (dir.)

Après Perelman : quelles politiques pour les nouvelles rhétoriques ?

2002, Paris, L'Harmattan, 263 pages.

Ce livre-bilan sera l'occasion, pour beaucoup de linguistes, de découvrir tout d'abord le visage de Chaïm Perelman. Cet auteur si souvent cité depuis la première parution en 1958 du *Traité de l'argumentation* et décédé en 1984, n'a jamais connu la médiatisation d'un Bourdieu ou d'un Hagège. Et pourtant, si depuis 50 ans «la rhétorique renaît de ses cendres», pour reprendre le titre prémonitoire d'un article écrit en 1938 par Jean Paulhan, hommage doit en être rendu à Perelman qui le premier a su réconcilier les sciences humaines avec l'antique rhétorique d'Aristote et de Quintilien. Les auteurs de l'ouvrage ont souhaité mener un combat «contre l'oubli» qui semble frapper de nouveau l'étude de l'argumentation dans les sciences du langage. Même si l'on peut ne pas partager leurs inquiétudes, il faut souligner l'intérêt d'une telle entreprise visant à «repenser les enjeux sociaux du langage et à analyser les mises en mots de l'opinion». Introduit par Roselyne Koren, le livre est constitué de huit contributions, émanant de linguistes représentatifs du champ actuel de l'argumentation. On notera l'absence d'Oswald Ducrot pour qui, on le sait, l'argumentation est inscrite au cœur même de la langue et non dans le tissu du discours.

Le premier article, dû à Jean-Michel Adam, dresse un panorama des principaux travaux consacrés à l'argumentation depuis 1970. Il distingue deux étapes

épistémologiques : la grammaticalisation de la rhétorique puis la rhétorisation de la linguistique. Ces travaux peuvent être classés selon trois approches : syntaxique, sémantique et pragmatique. Ce bref historique évoque également le rôle joué par Roland Barthes dans la mise en garde faite à une linguistique qui voudrait oublier la rhétorique.

La contribution de Georges-Élia Sarfati concerne les aspects épistémologiques et conceptuels d'une théorie linguistique de l'opinion. Analysant l'évolution de la pragmatique, l'auteur compare les influences de Perelman et de Ducrot. Il s'attache à décrire la place du sens commun dans les sciences humaines et sociales. Cela le conduit à distinguer l'*opinion*, la *croissance* et la *doxa*. Il conclut en proposant de compléter les différents niveaux de l'analyse linguistique par une nouvelle composante, qu'il appelle « topique » car elle définirait une pragmatique topique.

Emmanuelle Danblon consacre son article à une facette moins souvent traitée des travaux de Perelman : les rapports entre éthique et rhétorique. Elle illustre, à l'aide d'exemples très pertinents, le rôle du juge qui « doit juger » et donc partir de faits pour les « qualifier » d'un point de vue juridique. On sait que les liens entre éthique et droit constituaient une des premières préoccupations de Perelman. Prononcer une sentence pour aboutir à une sanction codifiée par le droit, telle est la tâche qui conduit le juge des faits à une norme.

Dans une perspective plus philosophique, Marc Dominicy analyse « le travail sur les notions », qui lui paraît central dans les réflexions de Perelman et Olbrechts-Tyteca, sa fidèle collaboratrice. Il souligne l'importance accordée à la « dissociation des notions » et à ses effets sur l'argumentation.

Ruth Amossy, quant à elle, insiste sur le caractère précurseur des conceptions de Perelman à propos de ce qui allait devenir l'analyse du discours et la pragmatique textuelle. Elle établit un lien entre les travaux de Benveniste sur l'énonciation et les approches actuelles en analyse de discours. Elle plaide ainsi pour une intégration de la (nouvelle) rhétorique aux sciences du langage.

La contribution de Catherine Kerbrat-Orecchioni rappelle les points communs existant entre la notion aristotélicienne d'*éthos* réintroduite à la fin des années 70 dans le champ de la linguistique, simultanément par Oswald Ducrot et Dominique Maingueneau, et celle de *présentation de soi* chère à Goffman.

La délicate question de l'*engagement du chercheur* est abordée par Roselyne Koren. Analyse du discours et critique de l'analyse peuvent-elles être dissociées ? « D'où observe le chercheur ? », demande-t-elle, pour paraphraser Georges Devereux (1980, *De l'angoisse à la méthode*, Flammarion). Reprenant la dénonciation faite par Sylvain Auroux (1996, *La philosophie du langage*, PUF) d'une « éthique de non-intervention », l'auteur s'insurge contre le fait que « le chercheur n'ait pas le droit de recourir au savoir acquis sur le langage et sur les mises

en mots argumentatives dans le cadre de l'interprétation et de l'évaluation axiologique de textes où sévissent des thèses "inadmissibles": négation de l'existence de la Shoah et des camps d'extermination, incitation à la haine raciale, etc. ».

L'ouvrage s'achève sur une étude de Christian Plantin concernant la « critique du discours argumentatif ». Après avoir défini sa conception de l'argumentation, liée à la manifestation d'une opposition de discours, celui-ci définit la théorie actuelle de l'argumentation en tant que critique des paralogismes (*fallacies*). À la délicate question de savoir si le linguiste peut prouver qu'un discours constitue une manipulation, il répond délibérément par la négative. Cela relève pour lui d'une attitude citoyenne et non scientifique.

Par la variété de ses contributions, cet ouvrage permet au chercheur de faire le point sur les acquis de la « nouvelle rhétorique » et sur les nombreuses pistes de recherche ouvertes aux linguistes par Chaïm Perelman.

Dominique Desmarchelier

Pierre-André Taguieff,

L'illusion populiste,

2002, Paris, Éditions Berg International, 182 pages.

Populisme. C'est bien le moment d'en parler. Le très savant (et relativement court) ouvrage de Pierre-André Taguieff tombe à point. Le Pen, qui a frôlé les 17 % à une présidentielle, ne s'efforçait-il pas, depuis plusieurs années, de recrédibiliser ce label, perdu de réputation tant il s'identifie à *démagogie*? Mais de quoi s'agit-il exactement? Cent pistes définitoires nous sont ouvertes. « Rencontre paradoxale du réactionnaire et du populaire, de l'autoritarisme et du protestataire » (p. 8); « Révolte de la plèbe contre les classes dirigeantes » ou bien « revanche de masse du pays réel sur le pays médiatique », exprimant la « souffrance » d'une « sous-France » en « insécurisation généralisée » (p. 10-11): il y a déjà là deux lepénismes, celui du discours des activistes et de leur leader et celui des Français qui les suivent ou bien désertent le champ politique par « réaction anti-système ». C'est dire la complexité que l'étiquette populiste engendre, d'autant plus complexe, que toute interprétation « misérabiliste » du vote Le Pen ne perçoit pas « la forte demande d'autorité, de remise en ordre, de reprise en main, qui accompagne les indignations et les lamentations populaires ». Car, quelque part, le populo rejoindrait le populisme.

Mais il ne s'agit pas que de la France d'aujourd'hui. L'ouvrage de Taguieff a pour objectif de dresser un bilan général et classé de ce qu'on appelle « populisme » et des mouvements qui l'ont revendiqué ou pratiqué, bref de « passer du